

INTRODUCTION

L'histoire « sociale » à laquelle prétend contribuer cette étude régionale est bien plus un projet et une manière de voir qu'une science solidement constituée, avec ses objectifs, ses méthodes, voire son vocabulaire. Après beaucoup d'autres, j'ai seulement éprouvé le désir et presque le besoin de m'intéresser à tous les hommes, et non pas seulement à ceux qui brillèrent par leur naissance, par leur état, par leur fonction, par leur richesse ou par leur intelligence. En une France d'abord paysanne, j'ai essayé de connaître les paysans. En des villes où dominaient les « arts mécaniques » et la « vile populace », je n'ai pas voulu limiter mon enquête aux grands marchands et aux officiers, minorité souvent déterminante, minorité tout de même. Je ne suis même pas certain d'avoir donné aux « chenilles », aux « hannetons », aux « insectes humains »¹ toute l'attention qu'ils méritaient, toute la place à laquelle ils avaient droit.

Cette enquête régionale s'est inscrite dans un cadre chronologique très large : 130 années, qu'on a eu le front d'appeler « xviii^e siècle ». En réalité, c'est le xvii^e siècle même qui a constitué l'objet, le cœur de l'enquête. Dans les limites volontairement vastes d'une longue période, on en a cherché les mesures, les caractéristiques, les traits dominants, surtout économiques et sociaux; la manière dont son originalité — s'il en eut une — fut ressentie par les générations humaines qui vécurent et moururent entre la Ligue et le « Système ». Dans cette recherche tâtonnante, des disciplines bien établies comme la démographie et l'histoire des fluctuations économiques ont apporté un grand secours; on a essayé aussi, en mettant en œuvre ce qu'il y avait de plus « compréhensif », de plus homogène et de plus continu dans la documentation, de proposer d'autres démarches, d'autres moyens de recherche. La date initiale de l'enquête, ce « 1600 » qui est une date « ronde », exprime seulement un refus de revenir sur la période si troublée qui était close politiquement et religieusement depuis 1598, qui allait se terminer, du point de vue de l'histoire monétaire et de celle des prix, en 1601 et 1602. La date finale de 1730 est aussi une date « ronde ». Le matin du 1^{er} septembre 1715, dont la signification politique est éclatante, ne termine rien dans les domaines

1. Expressions de F. BRAUDEL, *Méditerranée*, p. 660.

qui nous occupent ; sa signification économique est presque nulle, sa signification monétaire l'est absolument. C'est en 1726 qu'ont été résolus — et avec talent — les problèmes économiques, financiers, et surtout monétaires que la France de Louis XIV avait légués au Régent. C'est en 1733 que commence la grande ascension conquérante d'un « XVIII^e siècle économique » dont il reste surtout à connaître les détails. Il semble bien que ce fut plus tard encore, peu après 1740, qu'apparurent avec une certaine netteté les premiers traits d'une structure démographique nouvelle².

Large chronologiquement, cette enquête a été très étroite géographiquement : un « pays », au centre duquel des hasards administratifs m'avaient installé ; un trop petit « pays », à l'échelle du vaste monde. Pourtant une province passionnante, avec ses paysages contrastés, soudés et unifiés par une vieille ville encore puissante ; une province qui offre comme un raccourci de la France d'entre Somme et Loire, avec ses campagnes céréalières, ses horizons bocagers, ses vignobles de coteaux, ses importantes manufactures textiles. Il a posé tant de questions, ce coin de France de deux cents paroisses, que je me demande, en achevant — pour ne plus être tenté de m'y « perdre délicieusement »³ — ce compte-rendu d'exploration, si ce Bailliage et cette Élection n'ont pas constitué un terrain d'enquête beaucoup trop large.

Beaucoup trop large, pour cette première raison : deux cents paroisses, peut-être cent mille Beauvaisins, n'est-ce pas trop pour qui prétend s'intéresser à tous les types d'hommes, à tous les groupes d'hommes, à toutes les questions, à tous les problèmes même que pose leur seule existence ? Favorisées par de riantes archives, quelques monographies villageoises n'eussent-elles pas été préférables ? Une étude purement urbaine, approfondie jusqu'au détail familial, n'aurait-elle pu occuper plus utilement ces années de recherches ? Sans doute, si la ville pouvait être connue et comprise sans la campagne, dont elle vivait, si la campagne pouvait être comprise et connue sans la ville à laquelle elle donnait tant, de laquelle elle recevait si peu... Quelques paroisses du Beauvaisis sans Beauvais, quelle insuffisance ! Beauvais sans son plat pays, sans son cortège de moissons, de pâtures, de ceps, de taillis, de toiles et de serges rurales, de censitaires, de taillables, de débiteurs, de tisserands, de manouvriers, — quelle faute !

Trop large, le Beauvaisis, pour une seconde raison, d'ordre méthodique, qu'exprime assez bien l'histoire de ces recherches. Avec un enthousiasme de néophyte, j'ai voulu d'abord retrouver le reflet, le témoignage du XVII^e siècle « total » dans une province modeste. Tous les problèmes se sont alors posés ensemble : institutionnels, militaires, religieux, juridiques, et tant d'autres. Et chaque problème requérait un examen « au fond », une lecture énorme, un effort comparatif, un ensemble de compétences rarement réunies chez un historien, moins encore chez un débutant. Aussi a-t-il paru raisonnable, compte tenu de l'inégale conservation des sources, de l'inégal avancement des divers secteurs de la connaissance historique, et aussi de préférences

2. On a essayé de justifier cette dernière date « ronde » un peu plus loin, p. 59 et suiv.

3. C'est à peu près l'expression de BRAUDEL, *Méditerranée*, Introduction, p. xv.

personnelles, d'éliminer du centre de l'enquête un certain nombre de ces secteurs. L'institutionnel d'abord, ce qu'autorisaient la destruction des archives communales, la disparition des archives de subdélégation et d'intendance, le magma incohérent des fonds des juridictions locales. Le religieux ensuite, malgré la tentation de pénétrer l'austère jansénisme beauvaisien — si vivace —, parce que la formation du théologien et du canoniste nous manquait trop. L'étude morale et intellectuelle aussi, même celle des mentalités sociales, et avec quel regret, parce que les sources, une fois encore, interdisaient toute analyse sérieuse; peut-être aussi parce que Beauvais, trop proche de Paris, fut absorbée spirituellement par la grand'ville. On a fini par sacrifier encore l'étude des structures agraires, pourtant entreprises dans la ferveur durable que laissaient les leçons de Marc Bloch : elle aurait suffi à alimenter un travail original, bien centré, considérable par sa masse, qui aurait dû englober Picardie, Normandie et Ile-de-France, depuis les lointains gaulois jusqu'aux cadastres du XIX^e siècle.

Finalement, le resserrement des objectifs méthodiques s'est ajouté à l'étroitesse du cadre géographique. Et pourtant, l'on n'a jamais eu la sensation d'avoir épuisé les sources dormantes; l'on n'a surtout pas la prétention de présenter ici une étude exhaustive. C'est dire qu'aucun travail d'histoire sociale ne paraît possible, du moins au XVII^e siècle, dans un cadre plus large que le « pays », ou le bailliage; si l'on avait dépassé ces dimensions de recherche, on aurait succombé à l'impressionnisme du « petit fait » prétendu « typique », peut-être même à la rhétorique ou au tableau d'amateur.

A partir du Beauvaisis, à propos des Beauvaisis, un certain nombre de questions et de problèmes, souvent économiques, ont été posés. On osera dire que quelques-uns ont reçu l'apparence d'une solution, notamment celui des prix, dans le cadre adopté et d'après les sources retrouvées. Pour d'autres, bien plus nombreux, on a donné les éléments d'une réponse, ou de plusieurs. Beaucoup d'autres ont été simplement posés, sous une forme hypothétique, ou seulement interrogative, en des termes provisoires, parfois téméraires.

De ces échecs et de ces tentatives avortées, notre faiblesse est largement responsable; parfois aussi, l'état même des sources : leur silence ou leur disparition, bien souvent; mais aussi leur surabondance, leur luxuriance, et l'état d'abandon et d'indicible désordre dans lequel je les ai quelquefois trouvées. Les plus beaux fonds de l'Oise, la série B, ce qui pourrait constituer la série C, et l'océan des minutes notariales de la seule ville de Beauvais n'étaient, de 1944 à 1954, ni inventoriés, ni généralement répertoriés et, dans tous les cas, disposés au hasard sur des dizaines de rayons plus ou moins accessibles, et même en dehors de tout rayonnage, en des sites quasi clandestins. Dans ces minières bien préservées, j'ai essayé de trouver des pépites; si j'en ai déterré quelques-unes, j'en ai certainement oublié beaucoup.

Vers la fin de ces recherches, j'ai compris que cette enquête beauvaisienne m'avait surtout fourni une sorte de répertoire des questions qu'il serait souhaitable, qu'il aurait été souhaitable de traiter, dans un cadre plus large. Dans un souci de comparaison et d'extension, j'ai quitté mon terrain d'appren-

tissage et ma province de fouilles pour poser à d'autres provinces des questions plus précises. Le problème des prix m'a conduit en Beauce, en Brie, en Picardie, plus loin encore. Le problème « industriel » devait m'amener à Amiens. Les questions commerciales, vers les grands carrefours et les grands ports. Les questions démographiques, en de nombreuses paroisses françaises. Comparaisons et élargissements qu'il ne m'a pas paru déraisonnable d'introduire, en doses modestes, dans cette étude beauvaisine. Mais sans l'expérience beauvaisine, aurait-il été possible d'apercevoir l'intérêt humain des problèmes auxquels j'espère avoir le temps et la force de m'attacher désormais ? — celui de la société paysanne, celui de la société « textile » dans leur composition et, si possible, dans leur évolution ; — celui de la rente foncière et de la rente constituée, accru du passionnant problème de la mesure de l'endettement social ; — les embûches et les longs cheminements enfin de la démographie historique, à laquelle un destin malicieux tend à me consacrer...

* * *

Pour la préparation et la rédaction de cet ouvrage, on se doute qu'un très grand nombre de spécialistes, de collègues et d'amis ont été mis à contribution. Il m'est impossible de les citer tous. A tous, archivistes, instituteurs, secrétaires de mairies, professeurs, maîtres illustres ou simples habitants du Beauvaisis, je veux exprimer ma reconnaissance.

Qu'on me permette pourtant d'évoquer, parmi ceux qui ne sont plus, à côté d'un historien prestigieux comme Marc Bloch, qui m'inclina dans la direction que j'ai prise, la figure particulièrement noble d'un maître d'école angevin, Alex Noyer, qui marqua définitivement mon adolescence, comme celle de tout un groupe de Saumurois des années 30. J'espère qu'il aurait aimé quelques chapitres de ce livre.

Parmi les maîtres de mon âge déjà mûr, je tiens à unir en un même sentiment de respectueuse et d'affectueuse gratitude MM. Augustin Renaudet, Fernand Braudel et Jean Meuvret, qui me firent et me donnèrent confiance. Je voudrais surtout être sûr qu'une partie au moins de ce travail ne paraisse pas indigne de la lignée d'Ernest Labrousse ; sans son rayonnement et sans sa bonté, ce livre ne serait pas.

Beauvais et Paris, 1944-1956.